

Je préfère Knut Hamsun

Patrick Guay

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4732ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, P. (2003). Je préfère Knut Hamsun. *Brèves littéraires*, (64), 85–88.

PATRICK GUAY

Je préfère Knut Hamsun

J'avais, je ne dirai pas l'*idée* ou le plan d'une nouvelle, mais une intuition, impérieuse quoique vague, ne me lâchait pas.

Ça commence, cette nouvelle, avec ce type qui entre chez Burger King et qui porte sur lui un exemplaire de *La faim*, tout juste acheté, d'occasion.

Voilà pour l'intuition, modeste j'en conviens, mais ô combien insistante. Pour le reste, plutôt vous parler dysphagie ou canal de Wirsung.

Ce dont j'étais sûr, en revanche, c'est que je ne viendrais jamais à bout d'écrire cette nouvelle, et je savais très exactement pourquoi. Primo, je suis un tantinet paresseux et je manque pas mal d'organisation. Tout ce qui s'appelle agenda, plan, planification m'est congénitalement étranger. Secundo, c'est parce qu'elle parlerait de misère que je n'écrirais pas cette nouvelle, à cause de cet état que je méconnaissais tout à fait, sinon par ce que j'ai pu en lire dans les livres, ou par ce que j'en vois, de manière indirecte, à l'écran, ou par son spectacle dans certaines rues de certaines villes : Québec, bien entendu, où je peux la croiser quand je vais à la bibliothèque Gabrielle-Roy, mais aussi Montréal et Détroit, dont j'ai traversé il y a plusieurs années un quartier tellement pauvre que, pour la première et unique fois de ma vie, j'avais eu honte de ce que

nous étions, je veux dire vraiment honte de ce que les hommes réussissent à se faire entre eux, et cette image-là ne m'a jamais quitté (c'est une façon de parler — elle ne m'a jamais empêché de dormir non plus). À Paris, également, j'avais pu approcher quelques victimes puantes et dégoûtantes d'un quelconque « nouvel ordre ». Et je ne connais ni Calcutta, ni Mexico City, ni etc., etc. C'est tout dire.

Voilà, grosso modo, ma connaissance de la misère. Ça ne m'avance pas beaucoup. De l'intérieur, jamais côtoyée. Je parle bien sûr de la misère matérielle : faim, saleté, analphabétisme, et tous les comportements et attitudes qui vont avec.

Mais revenons chez nous, à Burger King, à Hamsun et au gars qui entre chez Burger King avec le bouquin de Hamsun. Le type entre donc chez Burger King ; il commande, il paye ; il va s'asseoir et commence à bouffer. Rendu au café, il ouvre *La faim* et se met à lire. Et l'auteur de vous servir les réflexions de l'homme en train de lire *La faim*, enrobées d'allusions à peine cachées à Simone Weil (pourquoi pas ?) et autres pourfendeurs actuels et anciens des méfaits de l'appétit du profit, accompagné d'une purée de Marx, Zola et autres ingrédients qui laissent croire, le temps d'une lecture, que les lendemains chanteront. On connaît la chanson. Un brin de cynisme avec ça ? Non merci, mais vous avez le journal du jour ? Je pensais qu'on verrait tout de suite où je voulais en venir avec cette image, que son petit côté choquant serait immédiatement perceptible, que la contradiction entre l'esprit de l'œuvre que vous savez et une sorte de symbole du capitalisme quintessencié est tellement patente que j'aurais besoin d'une

maudite bonne chute ou d'une prose savoureuse pour tenir le lecteur en haleine jusqu'au bout. Parce que tout a été fait, en mieux, ou pourrait l'être, et que le problème, au fond, n'est pas tant que nous ignorions qu'existent toutes sortes de problèmes... N'insistons pas. Ce type de scène peut très bien fonctionner dans un roman de moyenne ou de longue envergure. Dans un récit bref, c'est autre chose, et je fais dans la brièveté.

— À tout le moins, auriez-vous quelques pistes ou orientations de lecture à fournir à vos lecteurs ?

— Sans doute. Mais compte tenu de ce que je viens de dire sur mon incapacité à construire quand j'écris, elles vaudraient ce qu'elles vaudraient. Cherchez à voir ce que ça peut bien vouloir dire *du dehors*. La culpabilité violente d'un individu sur le point d'être écrasé ? Ça se pourrait. Ce que vous voudrez. L'important, c'est d'être touché, d'une manière ou d'une autre. Quand il a ça, quand il a touché son lecteur, je pense qu'un écrivain s'estime satisfait. Pour le reste, à chacun ses misères.

Ma misère à moi, et peut-être la vôtre, c'est la misère de l'homme moyen, aux ambitions matérielles et spirituelles réduites, et qui n'arrive même pas à les combler ; un homme inquiet, vivant dans une des sociétés les plus fortunées de la planète, sans être lui-même particulièrement fortuné, un citoyen lourdement endetté pour le bénéfice d'il ne sait trop qui ou quoi, travailleur contractuel sans doute, très scolarisé, locataire, sans auto, sans fonds de retraite ni autre truc du genre, bref, un homme sans perspective. Et je reçois, la semaine passée, un avis comme quoi patati et patata et j'ai dix jours pour

payer, et les intérêts courent déjà. Un homme harassé, satisfait au demeurant de vivre ici plutôt qu'ailleurs.

Je vois vos têtes d'ici :

— Et Hamsun dans tout ça ?

Hamsun ? On s'en fout de Hamsun ! Hamsun n'a jamais mis les pieds chez Burger King. Hamsun est mort. Burger King fait des profits. Je n'ai pas écrit ma nouvelle et le lecteur reste sur sa faim.